



Sarah Weinman

LOLITA

LA VÉRITABLE HISTOIRE

*L'affaire qui a inspiré
le chef-d'œuvre de Nabokov*

SEUIL

Lolita, la véritable histoire

Sarah Weinman

Lolita, la véritable histoire

L'affaire qui inspira Vladimir Nabokov

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Isabelle Chapman

Éditions du Seuil

57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

Titre original : The Real Lolita
(The Kidnapping of Sally Horner and the Novel That Scandalized the World)
Editeur original : Ecco, an Imprint of HarperCollins Publishers

© Sarah Weinman, 2018.
© 2019, éditions du Seuil, pour la traduction française.

ISBN 978-2-02-141915-3

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Pour ma mère

« Il vous faut être un artiste doublé d'un fou, une créature d'une infinie mélancolie, avec une bulle de poison ardent dans les reins et une flamme supra-voluptueuse brûlant en permanence dans votre délicate épine dorsale (oh, comme il vous faut rentrer sous terre, vous cacher !), pour discerner aussitôt, à des signes ineffables – la courbe légèrement féline d'une pommette, la finesse d'une jambe duveteuse, et autres indices que le désespoir et la honte et les larmes de tendresse m'interdisent d'énumérer –, le petit démon fatal au milieu de ces enfants en bonne santé ; aucune d'entre elles ne la reconnaît et elle demeure elle-même inconsciente du fantastique pouvoir qu'elle détient. »

Lolita, Vladimir NABOKOV,
traduction de Maurice Couturier,
Gallimard, « Folio », p. 44-45

« Je veux rentrer à la maison
le plus vite possible. »

Sally HORNER, 21 mars 1950

Sommaire

Introduction	13
1. Le libre-service	27
2. Au bord de la mer	33
3. De Wellesley à Cornell	41
4. Sally, au commencement	47
5. On recherche Sally	53
6. Les prémices d'une obsession	59
7. Frank, dans l'ombre	71
8. « L'attente d'une mère esseulée »	85
9. Le procureur	91
10. Baltimore	101
11. <i>Walks of death</i>	111
12. Traverser les États-Unis en oldsmobile	119
13. Dallas	129
14. La voisine	135
15. San Jose	143
16. Après la délivrance	153
17. « Je plaide coupable »	163
18. À quel moment Vladimir Nabokov a-t-il (vraiment) eu connaissance de l'histoire de Sally ?	171

19. Reconstruire sa vie	177
20. <i>Lolita</i> en chantier	185
21. Un week-end à Wildwood	189
22. La petite fiche bristol	197
23. « Une chouette fille »	205
24. Frank La Salle en prison	211
25. « Zut, Ed, pas de veine »	219
26. Rédaction et publication de <i>Lolita</i>	225
27. Sally Horner / <i>Lolita</i>	237
28. « Il m'a demandé de rien dire »	249
29. Les suites	255
Épilogue – Deux filles appelées Lolita et Sally	273
Notes	281
Bibliographie	297
Crédits photographiques	303
Postface	305
Remerciements	315

Introduction

N'avais-je pas fait par hasard...

« N'avais-je pas fait par hasard à Dolly ce que Frank Lasalle, un garagiste quinquagénaire, avait fait en 1948 à une fillette de onze ans, Sally Horner¹ ? »

Vladimir NABOKOV, *Lolita*

Deux ans avant que sa vie bascule, Sally posa pour une photo. Une fillette de neuf ans debout devant la palissade en bois du jardin familial et un arbre malingre dont les branches dénudées se perdent dans le coin supérieur droit du cliché. Ses cheveux atteignent les épaulettes de sa veste et une mèche lui tombe sur le front. Son regard fixe l'objectif et le photographe, qui est le mari de sa sœur, d'un air confiant et affectueux. La tonalité sépia et le manque de netteté prêtent à sa présence un côté fantomatique.

Ce n'est pas le premier portrait de Sally Horner que j'aie vu, car par la suite j'en ai découvert beaucoup d'autres, mais c'est à celui-ci que mes pensées retournent le plus souvent. Parce que c'est le seul où Sally paraît totalement candide, comme s'il lui était promis une vie à l'abri du malheur. J'y vois le signe d'un destin qu'elle aurait pu avoir. Alors que le sort en a décidé autrement.



Florence « Sally » Horner à l'âge de neuf ans

Florence « Sally » Horner disparut de Camden, New Jersey, à la mi-juin 1948, en compagnie d'un homme qui se faisait appeler Frank La Salle. Vingt et un mois plus tard, en mars 1950, grâce à la sollicitude inquiète d'une voisine, Sally téléphona de San Jose, Californie, à sa famille, la suppliant d'envoyer le FBI à sa rescousse. L'affaire défraya la chronique. La Salle plaida coupable et passa le restant de ses jours en prison.

Quant à Sally Horner, elle n'avait plus que deux ans à vivre. À sa mort, à la mi-août 1952, la nouvelle de son décès prématuré trouva Vladimir Nabokov dans une période critique de l'écriture d'un roman qui lui donnait du fil à retordre et qu'il reprenait depuis plus de dix ans sous différentes moutures, un texte qui allait changer sa vie privée et professionnelle au-delà de ce qu'il pouvait imaginer.

L'histoire de Sally Horner a apporté sa pierre à la deuxième partie de *Lolita*. Au lieu de jeter au feu son manuscrit – Nabokov avait été retenu à deux reprises par la promptitude de sa femme Véra à l'en empêcher –, il l'avait achevé en empruntant à l'affaire authentique des détails qu'il jugeait utiles à son propos. Sally Horner, comme le personnage de fiction Dolores

Haze, était une brunette et la fille d'une veuve. Toutes deux étaient destinées à servir de victimes à des prédateurs qui les retiendraient captives pendant près de deux ans.

Au moment de sa parution, le roman *Lolita* a été honni, puis ovationné, mais toujours il est resté controversé, toujours il a été l'objet de débats. En soixante et quelques années, il a été vendu à plus de soixante millions d'exemplaires dans le monde. Sally Horner, toutefois, a sombré dans l'oubli, sauf dans son cercle familial et amical, lequel a appris il y a quelques années seulement l'existence d'un lien entre elle et le personnage de Nabokov. Au début des années 1960, un journaliste trop curieux s'était fait taper sur les doigts par les Nabokov pour avoir établi un parallèle entre la fillette et Lolita. Puis, vers le cinquantième anniversaire de la publication du roman, un universitaire spécialiste de l'écrivain démontra combien celui-ci avait puisé dans l'histoire vraie.

Mais ni le journaliste ni l'universitaire ne songèrent à se pencher sur la brève vie de Sally Horner, commencée comme celle de n'importe quelle petite Américaine d'un milieu modeste mais qui, à un moment donné, avait pris une tournure extraordinaire, remarquablement émouvante et, surtout, tragique. Les échos de ce qu'elle a vécu ont influencé la culture de son temps et changé radicalement le cours de la littérature du xx^e siècle.

Raconter des histoires de vrais crimes étant mon métier, je passe beaucoup de temps à lire et à me documenter sur les choses épouvantables arrivées à des personnes pas toujours recommandables. Dans ce genre de récit, on est confronté à ce qui fait basculer un individu lambda dans la démence, et à ce qui, par amour ou rage, favorise l'émergence d'un psychopathe. Ces découvertes provoquent en moi un intérêt obsessionnel, qui, parfois, s'il persiste, me décide à passer au stade de l'écriture.

Je sais d'expérience que, pour certaines histoires, une forme courte convient mieux. D'autres en revanche refusent de rester confinées dans le cadre restreint d'un article de magazine. Sans structure, je ne peux mener à bien mon récit, mais d'un autre côté, si je ne m'investis pas émotionnellement et si je n'ai pas l'impression d'accomplir une œuvre utile, il m'est impossible de rendre justice à ceux dont j'essaye de recréer la biographie pour mes lecteurs.

Il y a quelques années de cela, en cherchant un nouveau sujet, je suis tombée sur le nom de Sally Horner. À l'époque, comme aujourd'hui encore, j'avais l'habitude d'explorer les coins et les recoins d'Internet afin d'y puiser des idées. Ma période de prédilection est le milieu du ^{xx}e siècle, parce qu'elle a été bien documentée par la presse écrite, la radio et les débuts de la télévision, tout en appartenant à un temps révolu. Les archives judiciaires sont toujours disponibles, mais pas facilement accessibles ; il y a encore des gens pour témoigner de ce qui s'est passé, mais ils sont si peu nombreux qu'on peut dire que leurs souvenirs sont sur le point de s'effacer. C'est là, à la lisière du contemporain et du passé, que des histoires attendent d'être examinées dans un contexte plus large, avec un regard mieux informé.

Sally Horner a d'emblée retenu mon attention, et avec une rare intensité. Voilà une fillette enlevée par un pédophile et séquestrée au cours d'un périple de vingt et un mois du New Jersey à la Californie. Une fillette qui a trouvé en elle la force de survivre à sa captivité, une fillette dont les ressources ont stupéfié ses proches. Nous comprenons aujourd'hui mieux cette résilience grâce aux récents témoignages de jeunes captives. Cette fillette, en effet, a réchappé d'une épreuve à laquelle la plupart dans le même cas succombent. Et que s'est-il passé ensuite ? Elle est morte peu de temps après sa libération, l'histoire de sa vie se trouvant intégrée dans un roman, et non des

moindres puisqu'il s'agit d'un des chefs-d'œuvre de la littérature du xx^e siècle. L'affaire Sally Horner est aussitôt devenue chez moi une obsession.

En 2014, je me suis documentée sur la vie de Sally et les liens que l'on pouvait tisser avec *Lolita* pour un article publié à l'automne de la même année par *Hazlitt*, un magazine en ligne. Même après avoir déterré des archives judiciaires, discuté avec des membres de sa famille, visité les lieux où elle avait vécu – dont quelques-uns où La Salle l'avait emmenée – et rédigé mon article, je savais que je n'en avais pas fini avec Sally Horner. Ou, plus exactement, qu'elle n'en avait pas fini avec moi.

Ce qui m'avait interpellée à l'époque et qui me fascine toujours, c'est que son enlèvement résume en fait sa brève existence. Elle n'a jamais pu grandir, avoir un métier, se marier, avoir des enfants, vieillir, être heureuse. Elle n'a jamais pu tirer du bonheur de son intelligence, dont la supériorité était si évidente pour sa meilleure amie que, près de soixante-dix ans plus tard, elle m'a parlé d'elle non pas comme d'une camarade, mais avec le respect que l'on doit à un maître. Après la mort de Sally, sa famille cessa de parler d'elle et du drame. Elle ne fut plus un objet de crainte, de pitié ou de mépris. Elle devint l'absente.

Pendant longtemps, le nom de Sally ne fut mentionné que dans la citation de *Lolita*, dans la bouche du narrateur, le prédateur Humbert Humbert, parmi les nombreuses paroles qui lui permettent de contrôler sa narration et, bien sûr, Dolores Haze. Comme Lolita, Sally Horner n'était pas un « petit démon fatal au milieu de ces enfants en bonne santé² ». Toutes les deux, le personnage de fiction et la vraie personne, *étaient* des enfants en bonne santé. Contrairement aux dires de Humbert Humbert, Sally, comme Lolita, n'avait rien d'une séductrice « inconsciente du fantastique pouvoir qu'elle détient³ ».

Le pouvoir fantastique que détenaient les deux fillettes était celui de vous hanter.

J'ai lu pour la première fois *Lolita* à seize ans, jeune lycéenne dont la curiosité intellectuelle excédait de loin la maturité émotionnelle. C'était une sorte de défi que je m'étais lancé à moi-même. Quelques mois plus tôt j'avais dévoré *Une journée d'Ivan Denissovitch* d'Alexandre Soljenitsyne. Quelques mois plus tard, j'attaquai *Portnoy et son complexe* de Philip Roth. Je m'estimais capable de gérer ce qui transpirait entre Dolores Haze et Humbert Humbert. Je pensais pouvoir savourer la langue sans être affectée par l'histoire. Je fis semblant d'être prête pour *Lolita*, alors que c'était loin d'être le cas.

Ces premières lignes, « Lolita, lumière de ma vie, feu de mes reins. Mon péché, mon âme. Lo-lii-ta », firent frissonner l'adolescente que j'étais alors. Et ce frisson me déplut, mais il n'avait pas à me plaire. Je tombai sous le charme de cette voix de velours sous laquelle se dissimulait, comme sous un merveilleux vernis, un vice innommable.

Je continuai ma lecture, me berçant de l'espoir que Dolores serait sauvée, pourtant j'aurais dû savoir après la lecture de l'avant-propos, dont l'auteur était le fictif « John Ray Jr., docteur », que cela ne risquait pas d'arriver de sitôt. Et quand elle parvient enfin à échapper aux griffes de Humbert et à regagner sa liberté, celle-ci est de courte durée.

Même si je ne parvenais pas à me le formuler, j'avais conscience que Vladimir Nabokov avait réussi un coup de maître. Avec *Lolita*, j'étais confrontée pour la première fois à un narrateur dont il convenait de se méfier. Le roman tout entier repose sur la tension croissante entre ce que Humbert Humbert veut faire entendre au lecteur et ce que celui-ci perçoit. Rien n'est plus facile que de se laisser séduire par sa narration sophistiquée, ses descriptions panoramiques de l'Amérique aux environs de 1947 et ses observations sur la fillette qu'il surnomme Lolita. Les amoureux de la langue et de la littérature

en tirent un immense plaisir, mais ils se font aussi duper. Si vous n'y prenez garde, vous perdrez de vue le fait que Humbert viole une fillette de douze ans à d'innombrables reprises au cours de ces deux années, et qu'il s'en tire.

C'est arrivé à Mikita Brottman qui, dans son ouvrage intitulé *The Maximum Security Book Club*⁴, fait part de la *dissonance cognitive* qu'elle a ressentie en discutant de *Lolita* avec son atelier lecture dans une prison de haute sécurité du Maryland. En lisant en avance le roman, elle était « tombée amoureuse du narrateur », au point que « le style, l'humour et la sophistication d'Humbert Humbert m'ont rendue aveugle à ses fautes ». Mikita Brottman savait qu'elle n'aurait pas dû éprouver de la sympathie pour un pédophile, mais elle ne pouvait s'empêcher d'être fascinée.

Les détenus de son atelier étaient loin d'être aussi emballés. Au bout d'une heure, il y en a un qui s'est écrié : « C'est juste un vieux pédophile ! » Un deuxième a ajouté : « C'est tout du baratin, ces longues phrases prétentieuses. Moi, je vois dans son jeu. Je sais ce qu'il veut faire avec elle. » Un troisième détenu a fait remarquer que *Lolita* « n'est pas une histoire d'amour. Éliminez le beau langage et réduisez-le au plus bas [*sic*] dénominateur commun, et vous avez un homme abusant d'une petite fille ».

Face aux réactions spontanées des détenus, Mikita Brottman se sentit stupide. Elle n'est bien sûr ni la première ni la dernière à avoir été envoûtée par le style du roman. Des millions de lecteurs sont en effet passés à côté de l'appropriation par celui-ci d'un drame bien réel, celui d'une petite fille qui a vécu ce que Dolores Haze vit au fil des pages. Comme quoi ceux qui, par amour de l'art, perdent de vue les turpitudes de l'existence sont susceptibles de devenir les dindons de la farce.

Ce n'est pas parce qu'on sait ce qu'a traversé Sally Horner que cela diminue en quoi que ce soit le génie de *Lolita* ni

l'audacieuse inventivité de Nabokov. En revanche, cette connaissance intensifie l'horreur que l'écrivain a si bien réussi à saisir.

Écrire sur Vladimir Nabokov a quelque chose d'intimidant. En lisant son œuvre et en me plongeant dans ses archives, j'ai eu l'impression de me heurter à une clôture électrique édiflée volontairement pour me tenir éloignée de la vérité. Des indices se profilaient à l'horizon comme pour mieux disparaître en fumée. Dans sa correspondance et son journal, je ne trouvais que des allusions évasives. Ce que je voulais avant tout savoir, c'est ce que Nabokov connaissait de l'histoire de Sally Horner et à quel moment il en avait pris connaissance. Mais en ayant passé toute sa vie, et sa vie posthume, à semer le doute dans les esprits sur ses sources d'inspiration par ses contradictions et ses omissions, il n'a pas facilité mon travail, c'est le moins que l'on puisse dire.

Nabokov exérait que l'on cherche à glaner sur lui des détails biographiques qui expliqueraient son œuvre. « Je déteste mettre mon nez dans les vies précieuses des grands écrivains et je déteste regarder par-dessus la palissade de ces vies⁵ », a-t-il déclaré lors d'un cours de littérature russe à l'université de Cornell, où il enseigna de 1948 à 1959. « Je déteste la vulgarité de l'“intérêt humain”, le froufrou des jupes et les gloussements dans les couloirs du temps – et jamais aucun biographe ne soulèvera le voile de ma vie privée. »

Dès 1944, dans sa biographie originale, sélective et très critique de Nikolai Gogol, il s'est déclaré opposé à une cartographie de la fiction plaquée sur la « vraie vie ». « Il est étrange, ce goût morbide que nous avons de tirer une satisfaction du fait (en général faux et toujours à côté de la plaque) qu'une œuvre d'art puisse se rapporter à une “histoire vraie”. Est-ce parce que nous remontons dans notre propre estime dès que

de l'agence littéraire Stuart Krichevsky, en particulier Aemilia Phillips, Hannah Schwartz, Ross Harris et Stuart Krichevsky. Merci aussi à mon agent au Royaume-Uni, Janne Finigan, de chez Lutyens & Rubinstein.

Mes merveilleux éditeurs, Zack Wagman chez Ecco et Anne Collins chez Knopf Canada, m'ont poussée à atteindre mes objectifs pour *Lolita, la véritable histoire*, puis à les dépasser. J'ai la chance d'avoir bénéficié des conseils éditoriaux pointus et sages de la part de deux champions dans le domaine. Merci aussi à Holly Harley, mon éditrice chez Weidenfeld & Nicolson au Royaume-Uni, pour son soutien et son enthousiasme indéfectibles.

Chez Ecco, merci à Miriam Parker, Sonya Cheuse, Meghan Deans, Megan Lynch, Denise Oswald, Dan Halpern, James Faccinto, Ashley Garland, Martin Wilson, Sara Wood (pour sa magnifique couverture), Allison Saltzman, Lisa Silverman, Andrea Molitor et surtout Emma Janaskie. Chez Penguin Random House Canada, merci à Sarah Jackson, Pamela Murray, Max Arambulo, Marion Garner, Matthew Sibiga, Sarah Smith-Eivemark, Liz Lee, Jared Bland, Robert Wheaton et Kristin Cochrane.

Je suis très reconnaissante à la MacDowell Colony, qui m'a offert le privilège d'avoir assez de temps et d'espace pour terminer la première mouture du livre ; à Karen Riedenburg et David Dean pour leur précieuse assistance dans mes recherches documentaires ; à tous les archivistes et les institutions visitées au cours de ces recherches, et tous les gens qui m'ont accordé généreusement leur temps et des interviews (vous en saurez plus sur eux en lisant les « Notes ») ; à Diana Chiemingo, qui m'a fait confiance et a cru en mes capacités à rendre justice à sa tante Sally morte prématurément.

Merci à mes amis, à ma famille, à mes collègues. La liste suivante est loin d'être complète : Megan Abbott, Jami Attenberg,

REMERCIEMENTS

Alice et Julian AvRutick, Louis AvRutick, Dov Berger, Liza Birkenmeier, Taffy Brodesser-Akern, Michael Cader, Steph Cha, Pamela Colloff, Julia Dahl, Hilary Davidson, Michelle Dean, Robin Dellabough, Nina Elkin, Lyndsay Faye, Dedi Felman, Charles Finch, Jordan Foster, Emily Giglierano, Juliet Grames, David Grann, Peggy Hageman, Reyhan Harmanci, Lauren Milne Henderson, Ella Hickson, Cara Hoffman, Elizabeth Howard, Janet Hutchings, Hillel Italie, Ethan Iverson, Maureen Johnson, Rokhl Kafrissen, Sephen Karam, Leslie Kauffman, Bob Kolker, Scaachi Koul, Sara Kramer, Maris Kreizman, Clair Lamb, Michelle Legro, Katia Lief, Laura Lippman, Mimi Lipson, Lisa Lutz, Michael Macrone, Jeffrey Marks, Laura Marsh, Kyla Marshall, Chantell Osman, Helen Oyeyemi, Bud Parr, Andrea Pitzer, Bryon Quermous, Naben Ruthum, Alex Segura, Deb Shoval, Kathy Smith, Erin Somers, Daniel Stashower, Adam Sternbergh, Sara Stopek, Caryn Sweeney, Vu Tran, Sharon AvRutick Wallace, Joe Wallace, Robin Wasserman, Deborah Wassertzug, Dave White, Alina Wickham et Jennifer Young.

Enfin, merci à mon frère, Jaime. À mon regretté père, Jack, qui aurait été le plus fier de tous. À ma mère, Judith, mon héroïne.